

Dimanche 27 avril

Exode 32, 1-14 : le veau d'or

Sophie Reymond
Lausanne

Contexte

Nous sommes après la sortie d'Égypte, parvenus au désert du Sinaï où Dieu scellera l'alliance avec son peuple, où sera énoncé à Moïse, monté sur la montagne, le Code de l'Alliance (dont fait partie le Décalogue), les principes de l'organisation du culte et de la construction du temple. C'est pendant l'absence de Moïse qu'a lieu l'épisode du veau d'or.

Peut-être qu'avant d'être un texte illustrant la tentation idolâtrique ou l'infidélité, l'épisode du veau d'or est-il à comprendre comme un récit sur l'épreuve et la difficulté de l'attente, une épreuve du temps qui passe, échappe à notre maîtrise, essouffle, comme aussi celle de la confiance en une promesse.

En effet, tel est le début de l'histoire : *Le peuple vit que Moïse tardait à descendre de la montagne* (32,1), motif repris au v. 7 : *Ils n'ont pas tardé à s'écarter du chemin que je leur avais prescrit*. Le séjour de Moïse (et Josué) aura finalement duré quarante jours et quarante nuits (24,18), mais le peuple, lui, n'a reçu qu'une consigne simple, sans qu'aucun délai ne soit mentionné : *Attendez-nous ici, jusqu'à ce que nous revenions à vous* (24,14). Dans l'intervalle, Aaron et Hour sont responsables du peuple pour les affaires courantes.

Une caractéristique de l'attente, ici, est que celle-ci coïncide avec un temps d'arrêt, l'arrêt de la marche, une immobilité qui prend un tour négatif et contraste avec ce qui, positivement et dynamiquement, caractérise l'aventure du peuple et le personnage de Moïse : un peuple en marche. Moïse est l'homme qui a fait monter du pays d'Égypte, lui-même est monté puis doit descendre de la montagne, porteur d'une parole. En retour, ce temps d'arrêt coïncide avec la fabrication d'une statue, signe de statisme et de mutisme. Tel est le premier risque de l'attente, celui de figer, de fixer, mais aussi de donner forme à l'invisible.

L'attente, donc, se fait longue, l'inquiétude, l'incertitude ou un sentiment d'abandon monte : *ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé* (32,1). Moïse disparu, il n'y a plus de tête pour guider, marcher devant, continué sur le chemin de la liberté depuis la sortie d'Égypte, de l'inconnu tout autant : le troupeau est sans berger, les brebis s'affolent.

Alors on va, justement, *tromper* l'attente, s'organiser en conséquence, s'activer, remplir le vide, tenir quelque chose, enfin, provisoirement peut-être, mais où l'on va cependant et mine de rien s'investir plus que nécessaire : on y met quelque chose de

précieux et personnel, l'or des *boucles d'oreilles des femmes, fils et filles* (32,3). On le façonne pour en faire une statue sur laquelle fixer ses regards plutôt qu'avec l'attente, de tenir devant l'invisible. L'entreprise gagne franchement en ambiguïté et en confusion : *Aaron bâtit un autel face à la statue* pour le Seigneur qui *demain* (32,5), sera aussi ou en même temps honoré ; à qui effectivement, dès le lever, seront offerts des sacrifices de paix, occasion pour *manger, boire et se divertir*, peut-être jusqu'à un festolement intempestif. Le peuple a remédié à son inquiétude, il s'est muni de dieux, des sacrifices sont offerts ; la situation a, comme l'on dit couramment, été gérée, elle a repris un cours normal, le vide a été comblé, on est rassuré.

Mais ce faisant, le peuple s'est *écarté du chemin que je leur avais prescrit*, il s'est *diverti* de Dieu et de sa parole (le deuxième commandement du décalogue). La Parole n'a pas suffi pour nourrir l'attente. À tromper l'attente, le peuple s'est trompé et perdu lui-même. Concrètement, il a cessé d'attendre le retour de Moïse qui le surprendra en pleine fête.

Averti par Dieu du détournement de son peuple et de son intention de le punir, Moïse ne cherche pas à le défendre. Pas plus que Dieu, il ne tient le coupable pour innocent, mais il intercède au nom des promesses divines faites aux pères Abraham, Isaac et Jacob-Israël. L'infidélité du peuple devient épreuve de la fidélité de Dieu en ses propres paroles : à l'infidélité du peuple répond la fidélité de Dieu ; en renonçant au mal, Il ne s'écarte pas à son tour du peuple qui s'est écarté de lui, il renouvellera son alliance et le conduira jusqu'au terme de sa course. Ce qui n'a pas empêché un jugement radical et partiel. Moïse, qui vient de demander à Dieu de revenir de l'ardeur de sa colère (v. 19ss), s'enflammera lui-même et s'en prendra à 3000 hommes (v. 29). Reste que, fondamentalement, à la faiblesse humaine, Dieu répond en réitérant son alliance, ce qui signifie aussi que la possibilité, pour l'homme, d'un retour toujours possible face à un Dieu qui, lui-même, est revenu.

Le défi est bien celui d'une confiance en une parole qui est déjà, à elle seule, un chemin vivant, une *Loi et commandements écrits pour enseigner* (cf. 24,12), et non matière inerte et muette, serait-elle précieuse comme l'or. Confiance aussi en une Présence, à la fois perceptible et voilant le visage de Dieu (motif de la *nuée*). On pourrait estimer que la sortie d'Égypte, cette libération avérée et concrètement vécue du pays de l'esclavage (ou tout autre expérience apparentée) aurait pu constituer un appui suffisant, et suffisamment solide pour enraciner cette confiance. Mais cela nous indique peut-être que l'homme, pour marcher et suivant les circonstances, a autant besoin d'être soutenu qu'accompagné et même devancé : *fais-nous des dieux qui marchent à notre tête* (32,1).

En vérité, Dieu n'a cessé de marcher derrière, avec et devant son peuple (motif de la tente de la rencontre ou de la nuée tout au long de l'Exode). Mais il est un Dieu qui se révèle et se cache en même temps, tout proche puis plus loin, à hauteur d'homme puis plus haut, insaisissable, en tout et au-delà de tout, qu'on ne peut façonner à notre image (sauf dérive idolâtrique, justement) ; à quoi s'ajoute ici la disparition de Moïse, le prophète, le porte-parole de Dieu, celui qui indique la direction, est le médiateur visible entre Dieu et son peuple : deux 'absences' qui se conjuguent et favorisent le détournement de Dieu. Celui-ci est renforcé, comme cautionné encore par Aaron, chef par intérim qui, face au malheur du peuple, l'*abandonne* (v. 25) à son inquiétude et à sa peur, ne l'écoute que pour donner forme à sa dérive, au lieu de redonner confiance.

Ce texte nous invite donc à la confiance et à la persévérance dans l'attente d'un Dieu insaisissable, ce qui est aussi d'une certaine façon le prix de la vraie liberté qui

ne va pas sans insécurité humaine. Non pas une liberté qui laisserait à entendre que toutes choses sont possibles sans risque de se perdre, ou indifférentes, ou nous conduirait à une solitude mortifère et aliénante, mais celle qui permet d'emprunter et de suivre le chemin véritable. *Si vous m'aimez, vous vous appliquerez à observer mes commandements ; moi je prierai le Père : il vous donnera un autre Paraclet qui restera avec vous pour toujours... Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens à vous...* (Jn 14, 15. 18 – texte parallèle). Quand bien même les circonstances nous mettraient face à nous-mêmes, nous ne sommes pas, en réalité, sans points d'appui : le Christ avec nous, l'Esprit en nous, la méditation de l'Écriture, la prière, l'intercession, le soutien de frères et sœurs qui gardent le cap lorsqu'on vient à défaillir... Nulle nécessité de se construire une idole de substitution, éphémère, aussi fragile que celui qui l'a construite, mais l'écoute d'une parole *digne de confiance* (1 Tm 1,15).